

# Culture, collage et polyphonie

PHILIPPE PELTIER

**I**l est des livres qui font date. Celui de James Clifford en fait partie. Depuis sa publication en 1988, les débats qu'il a suscités furent vifs, et rares sont les publications d'anthropologie qui ne lui font pas référence. Il est donc heureux que ce texte soit disponible en Français dans sa version première, sans ajouts ou corrections ultérieures.

James Clifford n'est pas un anthropologue. Il n'a jamais fait de terrain, cette phase initiatique sans laquelle un anthropologue ne saurait être tenu pour crédible. C'est un historien des idées qui a ouvert un nouveau champ de recherche dénommé "*History of Consciousness*". Un champ où textes littéraires, textes ethnologiques, histoire des sciences humaines, récits de voyages et excursions philosophiques sont mis à contribution afin d'analyser le discours et la production du savoir anthropologique. L'ouvrage de Clifford n'est pas un livre classique. C'est un collage de textes déjà publiés qui sont autant de variations sur des sujets divers - Griaule, Conrad, Malinowski, l'Orientalisme, l'art primitif et moderne, le Jardin des Plantes, Ségalen, Leiris, l'identité des Indiens Mashpee pour en nommer quelques uns - et réunis en thèmes qui ont pour objets "les discours", "les déplacements", "les collections" et "les histoires".

Le livre s'ouvre sur une analyse de la littérature ethnographique non pas pour réanalyser les données mais pour examiner la place occupée par celui qui les écrit. Les conventions du genre veulent que l'ethnologue fasse appel à de multiples artifices littéraires afin de se dissimuler dans un brouillard qui garantisse le statut scientifique des données qu'il a rapportées et dont il livre l'analyse. Pour être objectif et efficace, les textes anthropologiques oublient le "je" ; l'anthropologue est un dieu invisible qui ordonne. Plus extraordinaire encore, cette figure absente parle d'autorité. Une autorité qu'il fonde sur une expérience doublée d'un savoir : celui du terrain dont il est le seul à pouvoir contrôler les données. Une fois réorganisées, ces données lui permettent de parler à la place de ceux qu'il a étudiés. Or il y a quelques années, la publication du Journal de Malinowski fit l'effet d'un pavé dans la mare. Ce journal montrait que derrière les beaux exposés sur les sociétés, se cachaient bien des choses telles la peur, les désillusions, les doutes et l'érotisme. Lire un texte anthropologique ne se limitait donc plus seulement à l'interprétation des faits mais aussi à une analyse souterraine, une déconstruction du texte. L'analyse d'un texte anthropologique peut donc se doubler d'une analyse qui montre comment un anthropologue construit son objet, tout comme un auteur de roman se construit derrière son texte (la démonstration qu'en fait Clifford à propos de Malinowski et Conrad est remarquable). Plus qu'une théorie anthropologique, Clifford appelle donc à une nouvelle méthode qui met en son centre le discours ethnographique.

**Clifford, James,** *Malaise dans la culture : l'ethnographie, la littérature et l'art au XXe siècle*, Paris : Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts, 1996, (Espaces de l'art)

Mais, dira-t-on, qu'est-ce que tout ceci a à voir avec la critique d'art ? *A priori*, pas grand chose.

C'est sans compter sur les détours et les "déplacements" de l'histoire. Un détour qui passe par la France d'entre les deux guerres et marque une pause avec l'étonnante aventure que fut la naissance du Musée de l'Homme. Là, dans un bâtiment totalement rénové pour l'Exposition de 1937, quelques hommes révolutionnaient le monde des musées en inventant un nouveau statut pour les objets et en donnant une nouvelle définition au mot culture. Des hommes dont la rencontre fut incongrue, mais qui étaient parmi les représentants les plus surprenants de deux courants de pensée : celui de la rénovation de l'ethnologie française avec Mauss, Rivet, Levy-Bruhl puis Métraux, et celui des dissidents surréalistes avec Bataille et Leiris.

Dans ses cours, Mauss procédait par fragments et juxtaposition. Après lui, il fut acquis pour quelques-uns que la pensée moderne ne pouvait être un flux continu mais un collage à l'image des collages d'images mises en œuvre par les Surréalistes... Quant à l'équipe du Musée de l'Homme, elle renversait les catégories appliquées jusqu'alors aux artefacts. Brusquement, des objets folkloriques devenaient des objets d'art ou inversement. Cette esthétique qui jouait du déplacement démontrait par contre coup, l'instabilité de la notion de culture. Clifford reprend le carré sémiotique de Greimas et démonte "la machine à fabriquer de l'authenticité" (p.223). Depuis leurs collectes, les objets "exotiques" brûlent les doigts de ceux qui les classent. Au gré du temps, ils sont condamnés à passer d'un pôle à l'autre, gagnent en noblesse ou sont ravalés au rang infamant d'objets pour touristes.

Des déplacements qui sont toujours d'actualité. Plus que jamais même. Ils se compliquent par l'irruption récente des voix indigènes qui nous parvenaient jusque là en des murmures affaiblis. Des indigènes qui réclament, surtout d'Outre Atlantique, leur droit à la parole. De cette parole croisée, de ce "dialogisme", naît une nouvelle approche des objets qui en change souvent le statut et fait naître une nouvelle muséographie.

Par sa réflexion sur les objets et leur classement, par son analyse des textes, le livre de Clifford ne devrait pas laisser les critiques d'art indifférents. Il ouvre une brèche qui risque de s'agrandir dans les décennies à venir. Il démontre comment, en ce temps de mondialisation - et n'en déplaise à certains - le concept de culture nationale est dépassé : les autres ne sont plus seulement à nos portes et leurs objets n'appartiennent pas seulement à un passé où rien n'aurait changé pendant des siècles. A une approche statique qui enfermait l'autre dans un éternel immuable et une lecture univoque, Clifford engage une lecture dynamique. Il démontre, en ces temps de post-colonialisme, qu'il faut penser le musée et les textes ethnographiques non plus en terme de frontières mais de "zones de contacts". Une autre façon de penser - déjà engagée dans d'autres pays parfois au prix d'excès surprenants - dont on souhaite qu'elle réveille dans les années à venir les musées français d'ethnographies quelque peu assoupis.

## Culture, collage and polyphony

**S**ome books are milestones. James Clifford's is one such. Since its publication in 1988, it has prompted much debate, and anthropological works which make no reference to it are few and far between. So its availability in French, in its original version with no additions or later revisions, is more than welcome.

James Clifford is not an anthropologist. He has never done any fieldwork--that initiatory phase without which no anthropologist has much credibility. He is a historian of ideas, who has opened a new field of research which goes by the name of "History of Consciousness". It is a field where literary and ethnological texts, the history of the humanities, travel pieces and philosophical excursions all contribute to an analysis of the discourse and production of anthropological knowledge. Clifford's book is not a classic or conventional one. It is a collage of already published writings which are variations on a variety of topics--Griaule, Conrad, Malinowski, Orientalism, primitive and modern art, the *Jardin des Plantes* in Paris, Ségalen, Leiris, the identity of the Mashpee Indians, to mention just a few--and all gathered together in topics which take as their subject "discourses", "shifts", "collections" and "histories".

The book opens with an analysis of the ethnographic literature, not to re-analyse the data, but rather to examine the place occupied by the writer thereof. The traditions of the genre urge the ethnologist to call on many a literary device in order to hide himself away in a haze which may guarantee the scientific status of the data he has wheeled on and analysed. To be objective and effective, anthropological texts skip the first person. The anthropologist is an invisible god who establishes order. More extraordinary still, this absent figure speaks with authority. An authority based on a duplicated experience of a certain knowledge--knowledge of the terrain where he alone controls the data. Once these data have been reshuffled, they permit him to hold forth on behalf of those he has studied. Some years ago, the publication of Malinowski's *Journal* was like tossing a brick into a pond. This diary showed that many other things lurked behind the highfaluting accounts of societies, things like fear, disillusion, doubt and eroticism. So reading an anthropological text was no longer limited to a mere interpretation of the facts, but to a deeper, hidden analysis as well--a deconstruction of the text. The analysis of an anthropological text can thus go hand in hand with an analysis which shows how an anthropologist constructs his object, just as a novelist shapes himself behind his text (Clifford's demonstration of this with regard to Malinowski and Conrad is noteworthy). So Clifford engages not so much an anthropological theory as a new method which focuses on the ethnographic discourse.

**Clifford, James,** *Malaise dans la culture : l'ethnographie, la littérature et l'art au XXe siècle*, Paris : Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts, 1996, (Espaces de l'art)

But what, you may well ask, has all this to do with art criticism? *A priori*, not a lot.

This, however, would be without factoring in the detours and "shifts" of history. A detour which passes through France between the wars and takes a pause with the astonishing adventure that was the birth of the Museum of Mankind (*Musée de l'Homme*). Here, in a building completely renovated for the Exhibition of 1937, a handful of people revolutionized the museum world by inventing a new status for objects and giving a new definition to the word culture. These people came together in an incongruous way, but they were among the most surprising exponents of two lines of thought : the renewal of French ethnology with Mauss, Rivet, Levy-Bruhl and, later, Métraux, and that of the Surrealist dissidents with Bataille and Leiris.

In his courses, Mauss proceeded by way of fragments and juxtaposition. After him, it was admitted by some that modern thought could not be a continuous flux but rather a collage like the collages of images made by the Surrealists... As far as the team at the Museum of Mankind was concerned, it capsized the categories hitherto applied to artefacts. In one fell swoop, folkloric objects became art objects, and vice versa. This aesthetics which plays with the instability of the idea of culture, Clifford borrows Greimas' semiotic square and undoes "the authenticity manufacturing machine" (p. 223). From their collections, "exotic" objects burn the fingers of those classifying them. With time, they are condemned to move from one sector to another, gaining in respect, where they are relegated to the odious level of tourist knick-knacks and *souvenirs*.

Such shifts are invariably topical. More so than ever, in a way. They are complicated the more by the recent outburst of indigenous voices, which we only ever previously heard as faint whispers. Indigenous people who, on the other side of the Atlantic in particular, are laying claim to their right to have their say. These intersecting words, which we may also call "dialoguism", give rise to a new approach to objects which often alters the status and brings forth a new museography.

By the way Clifford's book reflects on objects and their classification, and analyses other writings, it should not leave art critics indifferent. It opens up a breach which risks getting larger in the years to come. It shows how, in this period of internationalization--and with all due respect to certain commentators--the concept of national culture is a thing of the past. The others are no longer just at our door, and their objects do not belong just to a past where nothing has changed for centuries. Clifford levels a dynamic reading at a static approach which used to confine the other in something that was immutable and forever, and in a one-dimensional reading. In this post-colonial age, he shows that the museum and ethnographic texts must be perceived no longer in terms of frontiers but as "contact zones". This is another way of thinking, which is already under way in other countries, and at times involves some surprising excesses. It would be nice if, in the years to come, it might galvanize France's ethnographic museums, which are somewhat dulled and drowsy.

*TRANSLATED FROM THE FRENCH BY SIMON PLEASANCE*